



La guerre de races et l'autre



L'étape ⁽¹⁾

C'EST de la race anglo-saxonne et de la race française seulement qu'il s'agit. Sans doute notre pays nourrit de nombreux enfants d'autres races, Irlandais, Italiens, Allemands, Juifs et autres qu'énumère M. Caldwell. Mais, ceux-ci, ils habitent *notre* pays, qui est anglo-français. Notre histoire et notre constitution établissent nettement cette distinction, qu'on oublie souvent mais qui demeure. Ainsi la langue anglaise et la langue française sont deux langues officielles du Canada, et les deux seules qui le soient.

Et il s'agit de la lutte dont ces deux races donnent le spectacle sur le théâtre qui est devenu leur propriété commune et indivise, au Canada. La querelle est sans doute plus ancienne, puisque, des siècles durant, l'Angleterre et la France ont été des ennemies irréductibles, et que, encore à la fin du siècle dernier, l'Angleterre mettait ses sympathies du côté du Prussien égorgeant la France. Mais la ténacité et l'ancienneté de cette antipathie ne servent aujourd'hui qu'à expliquer—sans justifier tout—la survivance et l'acuité d'un conflit dont fatalement nous devons être les victimes. Il y a des Anglais éclairés, dont la culture, à base d'études nationales solides, s'est enrichie de conceptions élevées et larges au contact des esprits supérieurs que leurs voyages ou leurs lectures les ont amenés à fréquenter,—et qui, en une sorte de vol plané dans les sphères sereines des idées, ne veulent pas voir, parce qu'elles ont leurs vilains côtés, ces luttes à la fois nationales et intestines. M. Caldwell est l'un des meilleurs exemples, et des plus sympathiques, parmi ces hommes distingués qui préfèrent détourner les yeux d'un spectacle qui leur serait pénible. Il est de ceux dont le dédain va jusqu'au mépris de la pitié à l'égard de certains compatriotes, par exemple, qui veulent la ruine de tout ce qui est français au Canada, après avoir travaillé à la ruine de la France elle-même; il ne les connaît pas et plaide pour eux folie ("I confess I do not know them, they would indeed be fools"). Mais s'il faut sans doute féliciter M. Caldwell de ce qu'il ne lit pas *l'Orange Sentinel*, il faut regretter qu'il ne lise pas non plus les *Débats* du parlement d'Ontario; car il saurait combien ils sont nombreux ceux qui ne font pas comme lui, qui

évite l'écueil de la francophobie ("I always steer clear of the fatuous subject of national differences and national prejudices"). Et il est bon, pour enrayer le mal, d'en scruter la cause et d'en constater les ravages.

Quoi qu'on fasse pour l'ignorer, le conflit existe; ce qui est plus grave, c'est qu'il subsiste depuis la guerre, et ce qui est pire que tout, c'est que cette guerre mondiale, en réunissant les adversaires sous les mêmes drapeaux, a rendu plus aiguës leurs divisions intestines. La grand dommage, c'est que nous n'ayons pas pu faire mentir le brocard: "Le meilleur moyen d'unir les hommes n'est pas de les réunir." Le grand malheur, c'est qu'aux jours de l'invasion de la Belgique, lorsque les Canadiens-Français sont allés spontanément—malgré les obstacles ajoutés à dessein à ceux qui se trouvaient déjà sur leur route—prendre les armes pour défendre à la fois le Canada, l'Angleterre et la France, tant de Canadiens-Anglais de l'Ontario leur aient tiré dans le dos. L'autre malheur et il est double—c'est que cette guerre de races, l'impérialisme en ait activé l'ardeur offensive, et que, d'autre part, la défense en ait été compromise par la tactique à tangente de certains adversaires de l'impérialisme.

Voilà, en effet, ce qui caractérise l'étape où, de part et d'autre, Canadiens-Anglais et Canadiens-Français, nous nous sommes arrêtés, lors de l'agression allemande, pour nous retourner, tous ensemble, vers l'Ennemi commun: l'impérialisme profiteur s'est saisi, pour son seul avantage, et de l'enthousiasme alors unanime pour une grande cause et de l'animosité francophobe, ce qui détermina certains partisans d'un nationalisme outré à répondre du tac au tac, à se servir contre l'impérialisme de l'arme légitime mais dangereuse du sentiment anglophobe et de l'arme franchement néfaste de la doctrine abstentionniste.

Des deux guerres où nous étions engagés au Canada, l'impérialisme accapara l'une—la guerre européenne—, pour manœuvrer l'autre—la guerre de race; le nationalisme, pour riposter, continua celle-ci, ce qui était nécessaire, mais voulut nous faire abandonner celle-là, ce qui était la plus désastreuse des manœuvres.

Le conflit des races, ainsi aggravé dans l'attaque et affaibli dans la défense, a failli faire des Canadiens-Français le seul groupe déserteur du conflit des peuples—avec, sinon comme la Russie. Que cette honte nous ait été épargnée, nous le devons à l'élan de nos jeunes gens cultivés, qui, ce printemps, en prenant du service volontaire, ont donné la seule réplique

1—A propos d'un article de M. le professeur W. Caldwell, de McGill, "A stage in the conflict of races" (*Montreal Gazette*, 6 juillet 1918, *La Vie Canadienne*, 18 juillet 1918.)